



Ma Mère, Dieu et Sylvie Vartan

Roland Perez

**LE LIVRE QUI
A INSPIRÉ LE FILM**

POCKET

ROLAND PEREZ

MA MÈRE, DIEU
ET SYLVIE VARTAN

LES ESCALES :
.....
DOMAINE FRANÇAIS :

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon, sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Éditions Les Escales domaine français,
un département d'Édi8, 2021
ISBN : 978-2-266-32700-8
Dépôt légal : janvier 2023

Le hasard, c'est Dieu qui se promène incognito.

Albert Einstein

Chapitre 1

Mme Fleury

Ma mère était persuadée qu'avec des cigares au miel on pouvait tout acheter. Avant chaque visite de l'assistante sociale, elle s'enfermait des heures durant dans sa cuisine. Assis par terre, je la regardais rouler les petites bûches, tandis que l'appartement s'emplissait des parfums d'amande et de fleur d'oranger. Cela aurait dû être une fête, mais, je le sentais bien, quelque chose clochait. Ses doigts trop nerveux, ses lèvres trop serrées qui, plutôt que son habituelle faconde, ne laissaient filtrer qu'un juron bien senti lorsque la pâte d'amande se débinait pour aller s'écraser sur le Formica. Du moins, je supposais que c'était un juron, car c'est à ça que servait le dialecte marocain... en plus des engueulades entre mes parents et des remarques sur les N'guyen, nos voisins de palier. Puis, une fois la cuisine bien briquée, c'était mon tour. Débarbouillage en règle, pantalon propre et chemise repassée de frais. À l'arrivée, j'embaumais la lessive, la savonnette et l'eau de Cologne. Ce que je détestais par-dessus tout,

c'était quand, d'un geste appuyé et mouillé, elle plaquait mes cheveux sur mes tempes pour discipliner les mèches rebelles et dégager une raie bien blanche et nette. « Voilà ! Tu es beau mon fils. » Mais je me laissais faire sans broncher. La dame en gris allait arriver, je devais faire bonne impression. Même si je ne comprenais pas l'enjeu, je savais qu'à travers moi, c'est ma mère qu'on allait juger, et cette idée m'angoissait.

Le bourdonnement de la sonnette stoppait net ma mère dans sa course qui, de la salle à manger au salon, la propulsait comme une boule de billard – déplaçant et remplaçant un vase, lissant un napperon, arrangeant un bouquet de pampas séchées.

— Ah, madame Fleury ! Entrez, entrez, je vous en prie. Attendez là, je vais vous faire un thé à la menthe, vous prendrez bien un thé à la menthe, n'est-ce pas ?

Le cirque pouvait commencer. L'autre n'avait pas encore eu l'occasion d'ouvrir la bouche que ma mère avait déjà disparu dans la cuisine. Ravalant avec peine ma salive, je me retrouvais seul face à cette petite femme sèche. Je n'osais faire le moindre mouvement ni proférer un son de peur de commettre un impair, me contentant de répondre par mon plus beau sourire à ses tentatives d'approche.

— Comment ça va Roland ? Raconte-moi un peu. Qu'est-ce que tu fais de tes journées ?

J'étais sauvé par l'entrée en trombe de ma mère qui depuis son antre, de l'autre côté du couloir, flairait le danger.

— Il est heureux comme tout. Hein, Mchikpara, raconte à Mme Fleury l'avion en Meccano que tu as

construit avec Jacques. Si vous voyiez ça madame Fleury ! Il est si doué, le petit. Et soigneux avec ça.

— Je n'en doute pas madame Perez, mais on en a parlé des dizaines de f...

— Et il parle bien pour son âge, regardez. Dis quelque chose à Mme Fleury, Roland.

— *Je vois toujours un coin de ciel bleu, aussi bleu que tes yeux. Quantuélà là la la la la la...*

Silence embarrassé.

— ... Comme il est intelligent ! Et curieux avec ça. Il retient toutes les chansons qu'il entend à la télé.

— Je vous le répète encore une fois. Il faut que Roland aille à l'école.

Ma mère, à peine assise, se retrouvait aussitôt propulsée hors de sa chaise. Le thé était prêt, « et puis j'ai fait des cigares au miel, et vous allez bien manger un gâteau, et il les a aimées les pâtisseries votre mari la dernière fois ? »... La litanie reprenait de plus belle. Chaque diversion était autant de temps gagné.

— Maintenant ça suffit ! Asseyez-vous. Si vous ne l'appareillez pas pour l'envoyer à la maternelle, je ferai mon devoir auprès des services sociaux, vous m'entendez ? Je vous l'ai dit, l'appareillage ne vous coûtera rien. Tout est pris en charge.

— Mais je veux pas qu'il passe pour un handicapé mon fils ! On peut pas le faire boiter comme ça toute sa vie. C'est pas humain, madame Fleury ! Regardez comme il est mignon, le pauvre, il ne demande qu'à être comme les autres... protestait ma mère, des sanglots dans la voix, dans une tentative pour amadouer l'austère bonne femme.

Je l'avais vue cent fois jouer la grande scène du II : digressions, montée dans les aigus, effets de manche, larmes, émotion... Le tout à la vitesse de la lumière. L'assistante sociale naviguait sur des montagnes russes. Pourtant, avec sa voix ferme et ses petits yeux qui vous transperçaient, elle ne s'en laissait pas compter, la mère Fleury. Mais de toutes les familles d'allocataires qu'elle visitait au 7, avenue de la Porte-de-Choisy, l'entêtée du quatrième restait sa croix. Je connaissais par cœur les manœuvres de ma mère et, alors qu'elle tentait une fois de plus de changer de sujet : « Vous avez vu Mme Dahan ? Ça va pas sa fille, hein ? Il paraît qu'elle a encore volé... », je choisissais ce moment pour glisser du canapé et retrouver le lino de la salle à manger. La traîtresse en profitait pour reprendre l'avantage.

— Mais regardez-le, enfin. Il a quatre ans et il marche encore à quatre pattes. Il faut faire quelque chose madame Perez. Vous ne pouvez pas le porter à bout de bras toute sa vie.

Remontée dans les aigus :

— Toute sa vie ? Comment ça toute sa vie ? J'ai vu des docteurs, des dizaines de docteurs ! Il va marcher comme les autres enfants, je vous le dis moi ! On va la trouver la solution, Dieu m'en est témoin. D'ailleurs j'en vois un autre la semaine prochaine, un Ggrand Docteur, il a soigné des tas d'enfants comme lui.

— Ah oui ? Et qui c'est ?

— ... le docteur... halallallala... Je sais plus moi, on en voit tellement ! C'est ma fille qui s'occupe des rendez-vous. Je vous jure madame Fleury, cette fois-ci ça va marcher. Je le sais, vous m'entendez,

je-le-sais ! – lâchait-elle, avant d'aller sortir la viande du Frigidaire – parce que vous comprenez les enfants vont rentrer de l'école, et puis ce soir c'est shabbat vous savez...

Sur une demi-heure de visite, elle s'en sortait avec vingt minutes de pirouettes. Pourtant, ma mère avait beau être agaçante, personne ne pouvait lui résister longtemps. Son charme, sa foi, sa force de conviction emportaient tout sur son passage. Y compris cette femme aux lunettes sévères, au chemisier cadenassé jusqu'au menton et aux collants épais. Agacée, soulagée d'en avoir fini, mais aussi touchée par le dévouement de cette mère, elle quittait une fois de plus l'appartement en lui laissant une chance, avec en prime, bien sûr, les petits cigares fondants soigneusement emballés dans du papier alu que ma mère lui avait fourré dans les mains. « On s'est bien comprises madame Perez, c'est la dernière fois ! Rendez-vous dans quatre mois. » À peine la porte refermée, ma mère laissait échapper un long soupir sonore et venait me soulever du sol pour me serrer dans ses bras. « Mchikpara, mon fils, maman sait que tu vas marcher. Il va venir le miracle, il va venir. » La tête dans son cou, je respirais son odeur de sucre et de cannelle. Et comme elle j'y croyais. De toutes mes forces.

Chapitre 2

Bot ou pas beau ?

Je suis né dans les cartons, le 15 octobre 1963. Je partais dans la vie avec un avantage certain puisque, sixième enfant de la famille, j'étais celui qui avait permis à mes parents de voir leur dossier aboutir et d'obtenir un appartement dans le 13^e arrondissement. Un modeste HLM, certes, mais à Paris tout de même ! Ce qui pour ma mère représentait le summum de l'ascension sociale. Et elle ne se privait pas de le faire savoir. À chaque lettre qui partait pour le Maroc, elle prenait soin d'afficher le pedigree de l'expéditeur en grosses lettres soigneusement tracées au dos de l'enveloppe : M. et Mme Perez – PARIS. Tout simplement. À leur arrivée en France, en 1951, ils avaient vécu quelque temps dans le Marais, rue François-Miron, mais c'était pour partager l'hôtel-restaurant de l'oncle Nessim. Et au bout de quelques mois, il avait fallu se résigner à plier bagage direction la banlieue : avec mes dix cousins et les cinq enfants de mes parents

qui occupaient les chambres, la petite affaire partait à vau-l'eau.

Depuis sa tour d'ivoire, la banlieue apparaissait désormais à ma mère comme le sixième cercle de l'enfer. Elle se pavanait comme la reine d'Angleterre et considérait avec pitié le reste de la famille resté coincé dans ce cloaque. D'ailleurs mes oncles et tantes avaient au passage été dépouillés de leurs prénoms pour devenir « l'oncle de Cachan », « la tante de Bobigny »...

— Les pauvres... hooo les pauvres... Regardez-moi ça ! Y a rien ici ! Rien ! C'est le désert. Y a que le désert ! Et des voyous ! Ahlalala... Vous pouvez dire merci à votre mère ! Je vous ai sauuvés !

Comme si elle nous avait extraits du bidonville de Dharavi. Et quand on lui demandait où elle habitait :

— Porte d'Italie !

— Mais non maman, on habite porte de Choisy.

— Non. Porte d'Italie !

Notre station était effectivement le terminus de la ligne, un peu trop proche de la banlieue à son goût. Et, peu importait la distance, elle s'obstinait toujours à descendre Porte-d'Italie. *C'est mieux !*

C'est donc porte de Choisy que je fis mon entrée. Les premières douleurs se firent sentir alors que ma mère préparait le petit déjeuner de mes frères et sœurs. Après avoir fini de verser le chocolat dans les bols, et sans rien perdre de son flegme, elle appela la voisine.

— Bonjour Flora, comment tu vas ma belle ? Dis, je crois que je vais accoucher aujourd'hui. Maklouf, il est déjà parti à son travail. Tu penses que Véronique pourrait accompagner les petits à l'école ?

— Mais bien sûr, ma chérie. Tu as prévenu l'hôpital ? Maklouf va arriver ?

— Non, ça va. Je me débrouille, j'ai l'habitude.

— Tu me tues, Esther, tu vas quand même pas faire ça toute seule.

— Mais non. Mais non. J'ai appelé ma sœur Paulette pour ce soir. — Ouiiiiia. Elle a fait mal celle-là. — Elle va venir s'occuper des enfants, ils sont bien avec elle. Touuuut va bien. Allez, j'y vais, hein !

Un dernier coup de téléphone pour prévenir le futur papa.

— Bonjour monsieur Leroy. Pardon de vous déranger, c'est Mme Perez. Pouvez-vous prévenir mon mari que je pars accoucher ?... Comment ça si je suis sûre ? Après cinq enfants je connais la chanson tout de même.

— ...

— Non, non, ne l'inquiétez pas avec ça. J'ai pas besoin de lui. Qu'est-ce que vous voulez qu'il fasse ? Il va pas pousser à ma place de toute façon. Prévenez-le juste qu'il vienne dans l'après-midi, ça ira bien comme ça ! Allez, j'y vais, au revoir monsieur Leroy.

Le temps de faire cuire un poulet, d'écosser des petits pois, d'éplucher les pommes de terre et de crêper ses cheveux, la voilà partie pour l'hôpital Rothschild, avec comme toujours le sentiment d'avoir oublié quelque chose. *Et si Richard veut pas de patates... j'aurais dû préparer des coquillettes... Et les filles... Et si... et si... et si...*

C'est ainsi que M. Cohen, le marchand de bonbons d'en bas, qui comme chaque matin à 8 h 30 levait

son rideau de fer, vit débouler en trombe cette petite femme ronde précédée de son énorme bedaine et portant sa valise à bout de bras.

— Bonjour madame Perez ! Tout va bien ? Je peux vous aider ?

— C'est ça. C'est ça. J'ai pas le temps, je suis pressée ! Allez, au revoir, le rembarra-t-elle en agitant ses bracelets et en ravalant la douleur d'une énième contraction.

Et la voilà coincée dans un métro bondé, agrippée à la barre, refusant de s'asseoir de peur d'être incapable de se relever et priant le ciel pour arriver à destination dignement, c'est-à-dire sans perdre les eaux devant tous ces gens. Elle ne l'avait pas désiré, ce petit dernier, mais elle l'aimait déjà. Sa chair n'était que le puzzle assemblé de tous ses enfants, et ce puzzle allait s'agrandir.

La course d'Esther à travers Paris avait facilité le travail, et mon arrivée dans le monde se fit sans trop de peine. Mais sitôt sorti du ventre de ma mère on m'arracha à elle avant même de lui être présenté.

— On l'appelle Barnabé le petit ?

— Quoi ? Barnabé ? Mais pourquoi vous dites ça ?

— Parce que c'est un garçon, madame.

— Oh nooooo. Je voulais une petite fille, j'avais prévu Chantal. J'ai déjà trois garçons. Bon, d'accord, d'accord, c'est pas grave. On n'a qu'à l'appeler... Disons... Roland. C'est bien Roland.

Vaille que vaille, la parité ne serait pas respectée au sein de la marmaille. Pendant ce temps-là, j'avais fort à faire ailleurs. Ma mère, usée par ses six grossesses,

au rythme d'une tous les deux ans, s'endormit comme une souche sans même se rendre compte que les heures passaient. Je débarquai dans sa chambre en fin d'après-midi, accompagné d'un interne à la mine sévère et d'une sémillante infirmière. C'est la première vision que j'eus de mes parents : Esther, souriante, les bras grands ouverts, et mon père, la bouche pleine, repoussant furtivement le plateau-repas de ma mère qu'il était en train d'engloutir. Présentations, embrassades, roucoulements et prières de remerciement, mes parents ne se rendirent pas tout de suite compte de l'embarras des deux arrivants. Le médecin plongé dans le tableau médical au pied du lit comme s'il s'agissait des pages sport du *Parisien libéré*, l'infirmière occupée à lisser les draps du lit. Après quelques toussotements et raclements de gorge, le type se lança :

— Comment ça va madame Perez ? Hum... Votre fils va bien, c'est un beau petit garçon. Mais... comment dire... je suis désolé de vous l'apprendre, il est né avec une malformation.

— Comment ça une malformation ! Il est mignon comme tout, regardez-le ! s'extasiait-elle en me soulevant comme un trophée.

— C'est son pied madame, nous venons de lui faire subir trois opérations, mais elles n'ont abouti à rien hélas.

— Merci Hachem pour ce beau petit garçon, *là yatioum srah*, mon Dieu, mon Dieu, faites qu'il ait la santé, et toi Rabbi Meïr Baal Haness viens-nous en aide, *là yhfed ouladi*... Mais qu'est-ce qu'il a ? lâcha

ma mère entre deux communications avec le Très-Haut et ses ambassadeurs.

— C'est ce que l'on appelle un pied bot.

— Un pied beau ?... J'ai pas compris. Et l'autre ? Il est pas beau ?

**DISPONIBLE
EN LIBRAIRIE !**



COMMANDER